

La Ligue de l'Enseignement de Lot-et-Garonne présente avec le concours de Patrick Leboute

RENCONTRES LES CINÉMATOGRAPHIQUES

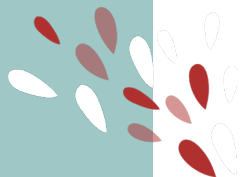


CAP AUX BORDS

11 | 13
SAINTÉ SEPT
LIVRADE
SUR LOT 2020

SOMMAIRE

- 3 L'Editorial
- 5 Les Invité.es
- 9 Les Films
- 18 La Famille
- 19 Les Séminaires
- 22 Les Événements
- 26 Les Horaires
- 28 Les Infos Pratiques



ÉDITORIAL

« Les jours n'étaient pas dans leur santé ordinaire. (...) Tout ça aurait dû réveiller notre méfiance et à vrai dire de tout ça on se méfiait, mais la vie est la vie, allez donc en arrêter l'eau, et on s'habitue à tout, même à la peur ». (Jean Giono, *Solitude de la pitié*)

« Il faut bien vivre avec son temps, et le nôtre, vécu d'où nous le vivons, voit se délabrer, à vue d'œil et à portée d'entendement, les créances monumentales. D'où le désarroi. Reste l'esquive ». (Fernand Deligny, *Le croire et le craindre*)

Comment dire en un seul mot ce qui nous est arrivé et continue de nous pendre au nez sinon en remarquant que depuis ce drôle de printemps sans joli mai, nous vivons désormais sous le régime de l'oxymore, figure de style associant deux termes se contredisant l'un et l'autre? «Distance sociale» (et non «distanciation», ce terme restant une appellation d'origine certifiée, appartenant pour toujours à Bertold Brecht, qui désignait par-là l'invention de formes d'art critique)? Mais la distance est précisément le contraire du social, de tout ce qui fonde et affermit une société, suscite le désir de vivre ensemble, dans la proximité. «Geste

barrière»? Mais la barrière est justement ce qui empêche le geste, cette impulsion naturelle, cette aimantation instinctive vers l'autre, cette main tendue qu'on nous décrète aujourd'hui main armée. «Présentiel», «Distanciel» : autant de vocables sortis du chapeau et promettant un monde à venir régi par algorithmes et logiciels, sans se toucher. Quant au port du masque - qu'entendons-nous bien, il ne nous est jamais venu à l'esprit de contester -, comment ne pas deviner malgré tout sous ce bout de tissu protecteur, en dépit de sa nécessité, un accessoire asphyxiant la parole, un cri de Munch cousu et couturé, le symbole d'une société bâillonnée et qui s'étiole à petit feu. Or se taire, c'est se terrer (dans le cinéma du geste documentaire, on le sait bien).

Pendant des semaines, la plupart d'entre nous avons vécu doublement confinés, une première fois dans nos demeures, une seconde fois dans l'intérieur de nos ordinateurs dont toutes les fenêtres donnaient sur le même mot, réglant nos moindres gestes : «Covid 19». Même mon site de cuisines régionales me parlait de politique sanitaire avant de m'expliquer comment réussir un

authentique poulet basquaise. C'était à en devenir fou, le monde entier contenu dans un seul terme, comme aspiré par un vortex lexical, féminisé officiellement depuis mai par l'Académie française à l'occasion d'une de ses séances créatives. Vous l'aurez peut-être noté, à présent on ne parle plus du Covid, mais de «la» Covid comme on évoque «la» grippe espagnole, «la» syphilis ou «la» petite vérole - pour les féministes, difficile d'y voir une avancée.

«Infobésité» (Roland Gorri), «circulation circulaire de l'information» (Bourdieu), BFMTV, France Info et la Sibeth par-dessus le marché : avant même les grandes chaleurs, nous avons suffoqué, devenus tous contrechamps désolés d'un immense champ vide. Tandis que les autres, nos proches ou notre prochain, disparaissaient progressivement de notre champ de vision, nous n'avons jamais passé autant de temps à les chercher. Tout ce qui nous a manqué - l'appel du hors-champ, l'air du large, la rencontre et la palabre sous les platanes, le goût des autres - porte un nom que nous connaissons bien : «cinéma» au sens où nous l'avons toujours entendu à Cap aux bords, un art de raccorder bouts des uns et bouts des autres, une façon de recoudre et suturer ce que l'époque et les circonstances disjoignent, l'invention d'une coprésence entre ce qui se passe sur l'écran et ce qui se joue devant, quelque chose comme ce que je m'obstine à nommer une «commune en cinéma». Aucun de nous ne sort indemne de ces mois d'épreuves et nous n'avons jamais eu autant

besoin de cette conception-là du cinéma, besoin de voir ensemble, de se parler, de se retrouver, de faire le point sur nos pratiques (de filmeurs, de spectateurs) à la veille de lendemains qui déchantent. Raison pour laquelle après avoir été contraints de les annuler, nous avons décidé de tenir malgré tout Cap aux bords, en version raccourcie certes et dans nos deux salles à la capacité d'accueil forcément réduite en vertu des mesures en vigueur, mais pour que puissent perdurer les relations de travail et d'amitié qu'au fil des ans ces Rencontres ont forgées et que nous puissions longtemps encore continuer à nous laver les yeux avec du cinéma. Nous le faisons en connaissance de cause, confiants dans notre capacité collective à prendre soin les uns des autres et respectueux de ce que la situation du moment nous réclamera de faire, forts du bon sens de chacun et conscients que rarement circonstances historiques n'auront à ce point justifié l'existence d'un rendez-vous comme le nôtre.

Patrick Leboutte, directeur artistique des Rencontres.

Ces Rencontres vous sont proposées par Alexandre Anton, Charlotte Carbo, Jean-François Cazeaux, Alizée Gueudin et Patrick Leboutte, avec la collaboration d'Hervé Bonnet et de Pascal Fillol.

Nous remercions la nouvelle équipe des Cahiers du cinéma pour leur collaboration à la présente édition de Cap aux bords.

LES INVITÉ.ES

DAVID LEGRAND - Artiste, vidéaste, performeur, intervenant régulièrement dans les écoles d'art, David Legrand est avant tout un généreux inventeur de formes et pour tout dire un passionnant agitateur. Depuis 20 ans, il bouscule les idées et les pratiques collectives, perturbe les écoles et les règles trop établies, réactive la fraîcheur et les pratiques insurrectionnelles dans la tradition des avant-gardes. À la méthode, il préfère privilégier ce qu'il appelle la mélasse, usant de tous les médias et supports possibles, à commencer par la voix, pour une plastique qu'il aime toujours nommer de barje. Hommage autant que blasphème bien souvent, quand il fait dire à Jean-Luc Godard ce qu'il ne dira jamais, mais qu'on aimerait qu'il dise, ou quand il n'hésite pas à utiliser des films trouvés sur Internet, les plus grands films autant que des films d'amateurs.

KOKU AMEADA - Professeur de danses et de percussions depuis plusieurs années dans des associations humanitaires, Koku Ameada travaille aussi au sein de différents organismes et écoles de danses en France pour faire découvrir et partager l'art africain. Lors de ses interventions, il vous propose un véritable voyage au cœur de l'Afrique.

BÉNÉDICTE LOYEN - Après des études au Conservatoire de théâtre de Liège, Bénédicte Loyen partage sa vie depuis 1990 entre le théâtre, le cinéma et la télévision. Au cinéma, elle a joué dans une cinquantaine de films dirigés notamment par Éric Rohmer, Jean-Luc Godard, Jean-Pierre Mocky. Également photographe, elle s'est spécialisée dans les procédés anciens, exposant ses travaux depuis 2003 dans les festivals et les galeries et publiant des livres d'images noires et blanches aux éditions Jacques Flament. Depuis 2015, elle réalise de courts films documentaires flous et colorés, multicouches, mêlant images fixes et animées, modestement, en poésie et liberté. À « Cap aux Bords », elle composera une série de cyanotypes qui garderont la trace en bleu de Prusse de ces rencontres miraculeuses.

MARIANNE AMARÉ est née en 1985 à Tarbes. Fille d'un monteur-ajusteur d'avions, c'est presque naturellement qu'elle s'est dirigée vers le montage de cinéma après des escales en linguistique, en lettres et en philosophie à l'ENS de Lyon. Aux *Rencontres de Laignes*, ancêtre de « Cap aux Bords », elle avait entamé un premier décollage vers la réalisation en filmant la *Lettre à Jean Sterck* (2013). Elle fait partie depuis lors de l'équipage des Rencontres. Aujourd'hui, à la défaveur du confinement et à la faveur de la page amie Pneumatic cinéma, elle s'envole résolument vers la constellation des cinéastes-filmeurs, composant un petit chapelet d'essais entre geste documentaire et méditation poétique.

BRUNO BOUCHARD est collectionneur de pré-cinéma et intervenant pour les dispositifs d'éducation à l'image. Il est l'inventeur du Poubellotrope, une mallette pédagogique consacrée à l'histoire du cinéma. Il réalise des projections de lanternes magiques, des expositions itinérantes sur l'histoire du cinéma, notamment sur André Pierdel, l'accessoiriste de Jacques Tati. Membre et déposant à la Cinémathèque française, il a participé à l'exposition « *Lanterne magique et film peint, 400 ans de cinéma* » à la Cinémathèque française et au Musée du cinéma de Turin. Réalisateur du court-métrage *Correspondance Pelliculaire* (Prix mention spéciale du jury au Valletta film festival 2018), il est à l'origine du film participatif *24 Mensonges par seconde*. En 2014, il lance ce projet collectif de grattage sur pellicule 35 mm avec des centaines de participations à partir de segments de 240 images de bandes annonces.

OLIVIER BITOUN - Dans le parcours d'Olivier Bitoun, le cinéma est présent à tous les étages. Sa cinéphilie précoce l'a emmené sur des chemins de traverse qui n'ont cessé de croiser la voie lactée du 7ème art. Un temps monteur de films institutionnels pour une petite société de production toulousaine, il devient dès 2004 l'un des piliers du site *DVDClassik*, spécialisé dans la critique des films de répertoire dont il chronique en particulier les documentaires et les films bizarres. En parallèle et depuis 2006, il pilote l'association Cinéphare qui regroupe une quarantaine de salles de cinéma en Bretagne et plusieurs associations de cinéphiles, un réseau qui permet en mutualisant les moyens et les actions de la petite et moyenne exploitation de soutenir la diffusion de l'art et essai, du documentaire et de films hors-cadre dans des régions mal desservies par les gros opérateurs. Il vient de terminer l'écriture de « *L'Occupant* », le scénario de son premier long métrage.

NICOLAS DROLC - Après avoir étudié le cinéma à la fac de Metz, Nicolas Drolc entre à l'IAD, une école audiovisuelle en Belgique dont il se fait virer au bout de 9 mois pour incapacité à se soumettre aux lois d'un cinéma hors-sol largement enseigné en ces murs. Adepté intransigeant d'un cinéma alternatif, à contre-courant des modes et résolument indépendant, il se présente à juste titre comme un auteur autodidacte et sauvage, inapte à toute forme de compromis. En 2014, il réalise en solitaire « *Sur les toits* », un premier long métrage consacré aux révoltes dans les prisons françaises, insalubres et surpeuplées. Il y rencontre Serge Livrozet, écrivain anarchiste et perceur de coffres-forts dont il retrace la biographie dans son deuxième film, « *la Mort se mérite* » (2017). « *Bungalow sessions* » (2018), célébration joyeuse de la scène folk et blues américaine, tourné depuis son jardin, est son troisième long métrage.

ALAIN et WASTHIE COMTE - Babyboumeurs. Ont assuré leur survie dans la fonction publique. Se sont attelés depuis de longues années à la fabrication de travaux cinématographiques, sur un mode artisanal et dépendant (tout est déjà là, il n'y a qu'à s'en saisir), de tous formats et durées. Les font circuler au gré des propositions, des rencontres, des amitiés.

CLAIRE ALLOUCHE - Membre du comité des Cahiers du Cinéma depuis le numéro 766. Elle est par ailleurs doctorante à l'Université Paris 8 sous la direction de Dork Zabunyan et Thierry Roche. Elle interroge dans sa thèse les manières dont des productions cinématographiques périphériques en Argentine et au Brésil, depuis le début des années 2000, reconfigurent la pensée de ces cinémas nationaux tout en créant un dialogue inattendu entre les deux pays. De manière ponctuelle, elle a collaboré aux revues *Débordements* et *Trafic*.

ROSINE MBAKAM - Cinéaste camerounaise, Rosine Mbakam rencontre Patrick Leboutte lors de ses études à l'Insa. Leur complicité devenue indéfectible amitié est immédiate. En 2018, pour la première édition de « *Cap aux Bords* », elle présente son premier long métrage, *Les Deux Visages d'une Femme Bamiléké*. Entre elle, le public et les exploitants du département, c'est le coup de foudre et elle est invitée, en février 2019, pour une tournée dans les différentes salles du département. C'est donc en toute logique que les Rencontres programmeront son deuxième film, *Chez Jolie Coiffure*, en ouverture de notre deuxième édition. Depuis lors, ses deux films firent l'objet d'une distribution aux USA, saluée aussi bien par le New Yorker, le New York Times que le Los Angeles Times. Elle travaille en ce moment à son premier film de fiction tout en peaufinant un documentaire radical sur la décolonisation des regards. Rosine Mbakam dialoguera avec nous par Skype, le dimanche 13 juillet au matin.

DOMINIQUE et ÉLISABETH MAUGARS

Dominique Maugars est un cheminot-cinéaste. Il apprend la pratique du cinéma dans les années 70, au sein du ciné-club de son Comité d'entreprise. À son départ en retraite, on lui offre une caméra. Il n'a pas arrêté de filmer depuis. Membre de Ciné-Archives, il travaille activement à la collecte de films ouvriers. Membre de Sans Canal Fixe, il participe à la réalisation de plusieurs films retraçant l'histoire de l'atelier de réparation de matériel SNCF où il a travaillé une trentaine d'années. Lorsque Pneumatic Cinéma est lancé, Dominique tente l'expérience du film quotidien. Elisabeth Maugars, sa compagne, lui emboîte le pas. En couple et en deux mois, ils vont réaliser une centaine de films courts.

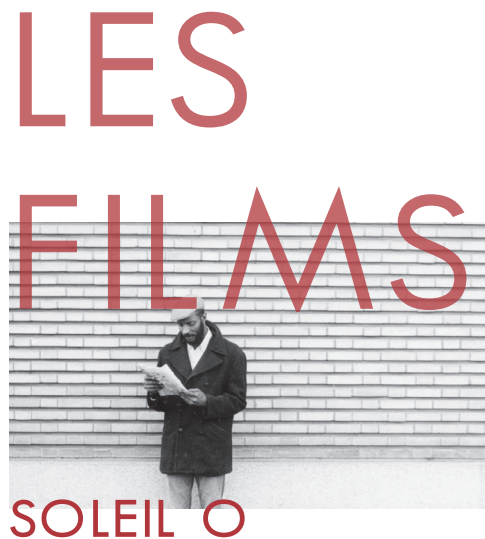
YVAN PETIT a fait des études de cinéma à Bruxelles et travaillé plusieurs années avec Boris Lehman qui lui fait rencontrer Patrick Leboutte sur un quai de gare. Revenu en France, il fonde en 1999 le collectif de cinéastes Sans Canal Fixe, toujours en activité vingt ans plus tard. Il commence en 2009 un journal filmé, qu'il développe depuis entre films pour l'écran et publication régulière sur une chaîne Youtube. Adepté d'un cinéma artisanal et primitif, il se définit comme un « *low-film diarist* ». En mars 2020, à l'annonce du confinement, il propose à des amis de continuer à fabriquer et à montrer des films sur une chaîne YouTube collective : Pneumatic Cinéma, à laquelle nous rendrons hommage.

JEAN-DENIS BONAN est un réalisateur, plasticien et écrivain français né à Tunis en 1942. Dès son premier film, Jean-Denis Bonan, à l'époque monteur aux Actualités françaises, est violemment confronté à la Commission de contrôle des films, autrement dit à la censure qui interdit totalement son court-métrage *Tristesse des Anthropophages* (1966), puis limite les possibilités d'exploitation d'un autre film réalisé l'année suivante, le poétique et sublime *Mathieu Fou*. Malgré ces difficultés, il se remet dès 1968 à la réalisation, filmant au plus près des événements, entre à l'IDHEC comme enseignant, puis cofonde dans la foulée le collectif de cinéastes militants Cinélutte. Compagnon de longue date de Patrick Leboutte, il est un participant fidèle des Rencontres. En cette année 2020 si particulière, il a peaufiné son impressionnante filmographie par les deux bouts : en amont, en retravaillant *Mathieu Fou* ; en aval, en réalisant *Bleu Pâlebourg*, un film sur la nécessité de l'expérience artistique en temps de désolation. Ce sont ces deux films qu'il nous présentera.

STEPHANIE VIGIER - Titulaire d'un doctorat en Histoire de l'Art, Stéphanie Vigier est actuellement déléguée générale de l'association CINA (association des cinémas indépendants de Nouvelle Aquitaine) qui fédère 117 établissements cinématographiques et 8 réseaux de salles départementaux. Après avoir travaillé pendant plus de 10 ans dans l'exploitation cinématographique (notamment en tant que Responsable du Centre Régional de Promotion du Cinéma pour La Ligue de l'enseignement Poitou-charentes), elle participe activement, en tant que déléguée générale, au développement de l'association CINA en lien avec les salariées et le CA, veillant à ce que l'association poursuive au mieux ses missions de promotion et de diffusion du cinéma d'Art et d'Essai, en contribuant à l'animation des cinémas adhérents ainsi qu'au maintien du développement du maillage territorial.

ALAIN NAHUM - Ancien élève de l'IDHEC et animateur du collectif Cinélutte (1973-1978) qu'il a cofondé avec Jean-Denis Bonan, il fut le premier assistant de Raúl Ruiz avant de réaliser une trentaine de films pour le cinéma comme pour la télévision. Parmi ceux-ci *Des Gens Qui Passent*, adaptation sensible du roman de Patrick Modiano. Également dessinateur et photographe, il entretient une relation étroite avec les images. Flâneur urbain, archéologue du présent, il saisit des bribes d'histoires humaines qui racontent notre monde, souvent même à notre insu.

LUCIE VIVER - Après des études d'histoire et de philosophie, Lucie Viver travaille comme assistante de réalisation. Elle a notamment collaboré aux films d'Otar Iosseliani, de Mati Diop et de Rabah Amour-Zaimèche. En 2013, elle est sélectionnée pour suivre l'Atelier Scénario de La Femis. Depuis, elle développe plusieurs projets de documentaires et fictions. *Sankara n'est pas mort* est son premier film. À l'issue de la projection, Lucie Viver échangera, via Skype, avec le public.



SOLEIL O
Med Hondo - 98 mn - 1970 - Mauritanie -
Collection Ciné-Archives, Fonds audiovisuel du
PCF et du mouvement ouvrier

Un immigré mauritanien en quête de travail, découvre les aspérités de la «Douce France», le racisme de ses collègues, le désintérêt des syndicats et l'indifférence des dignitaires africains qui vivent à Paris, au pays de «nos ancêtres les Gaulois». Un cri de révolte contre toutes les formes d'oppression, la colonisation et toutes ses séquelles politiques, économiques et sociales ainsi qu'une violente dénonciation des fantoches installés au pouvoir dans beaucoup de pays d'Afrique par la bourgeoisie française.

Soleil Ô est le titre d'un chant antillais qui conte la douleur des Noirs amenés du Dahomey aux Caraïbes. Quant au film lui-même, en sélection au festival de Cannes 1970, il est en quelque sorte la suite plus sombre encore de «la Noire de». Pamphlétaires à leur manière, ces deux films ouvrent un espace inédit aux nouvelles cinématographies des pays d'Afrique noire, une brèche largement rebouchée depuis.

Samedi 12 – 14h30



PORTE SANS CLEF
Pascale Bodet - 77 mn - 2019 - France

« Une femme héberge quelques amis, mais ne leur confie pas les clefs de son appartement. Sa fenêtre donne sur un camp de migrants. Ses amis vont, viennent. Un jour, les migrants ne sont plus là. Les jours suivants, de nouveaux venus apparaissent dans l'appartement. Ce ne sont pas des migrants. » C'est ainsi que Pascale Bodet décrit son projet. Un regard sur le monde extérieur vu chez soi.

Samedi 12 - 16h30



BUNGALOW SESSIONS

Nicolas Drolc - 67 mn - 2018 - France

Depuis son bungalow nancéien, Nicolas Drolc défend le bouillonnement des scènes folk et blues américaines. Pour cela, il invite ses musiciens fétiches à jouer un ou deux morceaux chez lui en toute simplicité, après qu'ils se soient produits sur de modestes scènes dans les environs. Ces six bungalow sessions accompagnées de courtes conversations forment un récit intime et poétique sur la musique, l'acte créatif et la vie quotidienne. Nicolas Drolc compose ainsi les portraits de ces conteurs contemporains dont les histoires et les mélodies se heurtent à la confusion politico-sociale du 21ème siècle. A la manière de Jack Kerouac, le cinéaste capte le naturel et la justesse de l'instant. Dans un noir et blanc intemporel, le film raconte la filiation créatrice, d'Arthur Rimbaud à John Lee Hooker comme à tous ces musiciens, derniers prophètes d'une itinérance poétique, peut-être les derniers cow-boys.

Par leur musique, ils préservent ainsi les récits ouvriers et populaires d'une Amérique en déclin. (Robin Miranda das Neves)



Dimanche 13 - 17h
En présence du réalisateur



KONGO

Hadrien La Vapeur et Corto Vaclav - 70 mn - 2020 - France

Kongo est de ces films qu'on regarde droit dans les yeux, sans ciller, de peur de laisser passer une image. Entre sorcier et sirène, les croyances de l'apôtre Médard sont vite rattrapées par une forme de réalité elle-même incroyable. Médard le guérisseur, suite à un coup de foudre, est accusé de magie noire. Hadrien La Vapeur et Corto Vaclav nous emporte, à Brazzaville, dans une réalité mystique où la question de la croyance se pose à chaque instant. Bouillonnant, foisonnant, intrigant.

Dimanche 13 - 14h30

UN BELGE DE PASSAGE

Alain Nahum - 2,41 mn - 2013 - France

Un simple mouchoir en papier froissé qui se débat en pleine rue sur une bouche d'aération. Il n'y a rien d'autre à voir et pourtant c'est fascinant, ne reste ensuite qu'à se poser la question : que deviennent kleenex et débris de chiffons ménagers abandonnés aux trottoirs et surtout que disent-ils de notre état commun ? Voici peu, Alain Nahum m'écrivait : « Avec sa pulsion de vie le papier était si combatif qu'il se faisait symbole de la lutte acharnée du dominé pour subsister ». Après avoir revu au printemps ce microfilm réalisé au portable d'un seul tenant, j'en fais une toute autre lecture, pensant même qu'à son insu, Alain Nahum a filmé l'apparition d'un virus de type nouveau, celui qui nous pendait au nez et ne lui donne pas tort pour autant : effectivement le Covid-19 remet à plat la question de la domination. *Un Belge de passage* était bel et bien un film prémonitoire.

(Patrick Leboutte)

Vendredi 11 - 10h
Séminaire : Cinéma des confins



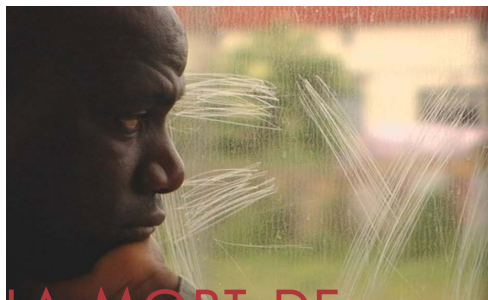
EL OTRO DIA

Ignacio Agüero - 120 mn - 2012 - Chili

Dans son sixième long métrage, Ignacio Agüero ouvre littéralement sa porte à un film imprévisible. Sa caméra, postée au seuil de chez lui, attend qu'on vienne la sonner. Agüero rencontre notamment Manuel, qui fait la manche de quartier en quartier ainsi qu'Estibaliz, qui a voyagé depuis Valparaíso pour lui remettre son CV. Entre deux ouvertures de porte, le cinéaste étudie la trajectoire de la lumière entre ses murs et fenêtres, révélant des récits de vie jusque-là enfouis. Il tisse en parallèle une cartographie sensible de Santiago du Chili, décidé à rendre visite à ceux qui sont venus jusqu'à lui. Au fil de ses trajets, la capitale prend un nouveau visage, révèle une cinégenie périphérique inattendue. « L'espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner ; il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête », écrivait Georges Perec dans *Espèces d'espaces*, qui apparaît d'ailleurs ici entre les mains du jumeau d'Agüero. Pour le cinéaste, le mot de « conquête » n'a rien d'un

expansionnisme belliqueux mais toute la puissance d'une co-construction topophile, où chaque rencontre est la promesse d'un don/contre-don de lieu, d'images et de sons. (Claire Allouche)

Vendredi 11 - 21h
Carte blanche aux Cahiers du cinéma,
En présence de Claire Allouche



LA MORT DE DANTON

Alice Diop - 64 mn - 2011 - France

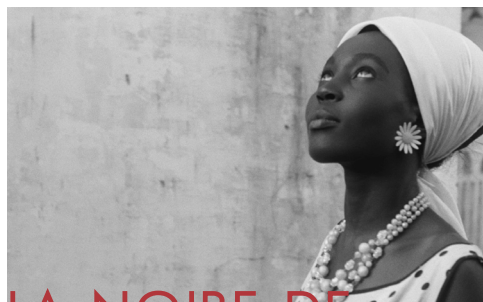
Steve possède le physique d'un démenageur ; il est grand, il est noir, il fait peur. Il poursuit le projet de devenir acteur, mais vit en Seine-Saint-Denis, autrement dit du mauvais côté de la frontière, franchissant néanmoins le périph' comme on dépasse les limites pour suivre pendant trois ans les enseignements du Cours Simon, temple de la culture classique française. Alice Diop est cinéaste, noire elle aussi, Sénégalaise précisément comme elle l'assure réguliè-

ment avec sa magnifique détermination à vouloir d'abord habiter la langue française, amoureux-ment. Elle a connu Steve des années plus tôt, originaire comme lui de la Cité des 3.000, à Aulnay-sous-bois. Elle filme ici son apprentissage du théâtre, les leçons de diction, les répétitions, la progression comme les déboires.

Cela se voit, ces deux-là font la paire, mais sont-ils bien à leur place, pensent-ils être dans leur rôle, plébéiens au beau milieu des bourgeois, chats de gouttière frôlant ceux qui possèdent ? N'y aurait-il pas quelque effraction, quelque scandale à vouloir à ce point entrer dans la lumière ? Voilà ce que leur renvoie, serait-ce inconsciemment, le ton et la posture des maîtres dont Alice filme les relations de travail avec Steve tel un brutal rapport de classes. Il rêvait d'interpréter Danton dans son discours sur la fin des privilèges, on lui fera jouer un nègre puisqu'il est un homme de couleur, comme une façon de le reconduire à la case départ, évidemment celle de l'oncle Tom. Et du coup, tout est dit d'une France mise à nu.

(Patrick Leboutte)

Samedi 12 - 17h



LA NOIRE DE...

Ousmane Sembène - 55 mn - 1966 - Sénégal

Un cri viscéral, un poème filmé en forme de coup de poing et tout simplement l'acte de naissance définitif du cinéma sénégalais. Thérèse M'Bissine Diop, qui n'avait jamais joué dans un film auparavant, y interprète le rôle d'une jeune femme noire embauchée comme gouvernante par une bonne famille française. Sa révolte contre le racisme ordinaire de cette famille si typiquement hexagonale résonne avec les luttes encore fraîches pour l'indépendance des pays d'Afrique. « Jamais plus Madame ne me dira quelque chose », « Jamais je ne serai esclave » : ces paroles scandées dans une séquence d'anthologie dépassent le cinéma, atteignant la force d'un message universel, celui de l'insurrection nécessaire contre toute forme de domination. Ce film fondateur fit des petits, il est à l'origine d'un renouveau d'un cinéma des femmes au Sénégal, au Burkina comme au Cameroun.

Nous en parlerons par Skype avec Rosine Mba-

kam, habituée de « Cap aux Bords », à qui ce film ouvrit la voie.

Séminaire : Décoloniser les regards
Dimanche 13 - 10h
Rencontre Skype avec Rosine Mbakam



BLEU PÂLEBOURG

Jean-Denis Bonan - 55 mn - 2019 - France

Jean-Denis Bonan se plie à un exercice difficile, celui de mettre en image un texte poétique et introspectif, adaptation d'un court essai de l'allemand Andréas Becker, *Ulla et l'effacement*. Si personnel que l'écrivain lui-même tient le rôle principal, sorte de figure fantomatique imposante, avec ses longs cheveux blonds de viking, traversant le cadre avec une assurance tranquille: il énonce en voix off ce texte déchirant, évocation douloureuse de l'histoire intime mêlée à la grande histoire. Il raconte la tragique existence de sa mère, Ulla, née en 1939 en Allemagne, emportée à 46 ans d'une cirrhose. Traumatisée à vie par son enfance sous

les bombes, elle s'est réfugiée dans l'alcool pour oublier, le whisky qui ne l'a jamais déçu. Pâlebourg, c'est Hambourg, ville portuaire avec ses putes, ses banques et ses bombes. Une ville qui a volé une enfance parmi tant d'autres pendant la seconde guerre mondiale, comme à toutes ces femmes qui, tout en étant victime des abjections de la guerre, n'avaient pas le droit de se plaindre puisqu'elles étaient allemandes, et leurs parents potentiellement nazis. La société allemande n'a jamais abordé ce sujet de front. *Bleu Pâlebourg* est un beau film mélancolique sur une vieillesse allemande usée par sa mémoire et un essai somptueux sur l'acte de création en période de grande désolation. Autrement dit, du cinéma de notre temps. (Emmanuel Le Gagne)

Samedi 12 - 14h

**Jean-Denis Bonan par les deux bouts,
En présence du réalisateur**



MATHIEU FOU

Jean-Denis Bonan - 17 mn - 1967 - France

Tourné en 5 jours dans un coin perdu de la Sologne, avec une caméra Caméflex 35 mm et naturellement sans un sou, *Mathieu fou* est le deuxième film du prolifique Jean-Denis Bonan. Il raconte l'histoire d'une jeune femme tôt violée qui accepte de se marier sans passion avec un riche fermier voisin avant de s'éprendre de l'employé de ce dernier. L'affaire se dénouera dans le sang comme on peut s'en douter. Un petit air de Mau-passant, une sauvagerie d'inspiration surréaliste, un poème en images dédié à l'amour fou, de l'écriture automatique où le moindre geste instruit le suivant. Immédiatement censuré, le film ne circula que sous le manteau jusqu'à ce qu'en 2010 la Cinémathèque Française et les Archives Nationales du Film redécouvrent cette œuvre emblématique de l'esprit des années 68.

Samedi 12 - 14h

**Jean-Denis Bonan par les deux bouts
En présence du réalisateur**



NOUVELLE SOCIÉTÉ

Groupe Medvedkine de Besançon - 3 x 10 mn - 1969-1970 - France

En 1969 et 1970, les ouvriers-cinéastes du groupe Medvedkine de Besançon, encouragés par Chris Marker, réalisent trois ciné-tracts, ironiques et insolents, entre situationnisme et agit-prop, actualités populaires et cinéma d'intervention. A la jubilation de retourner contre elles-mêmes les images du pouvoir, de les détourner puis de les renvoyer à leur expéditeur, s'ajoute ici le plaisir d'inventer de courts films efficaces avec les moyens du bord. Au projet de « nouvelle société » voulu par Jacques Chaban-Delmas, le premier ministre de l'époque, au sortir de 1968, les ouvriers-cinéastes répondent à leur façon : cinéma-boomerang, cinéma-guérilla, tout de suite c'est-à-dire sans attendre le grand soir.

(Patrick Leboutte)

Vendredi 11 - 17h30

SANKARA N'EST PAS MORT

Lucie Viver - 109

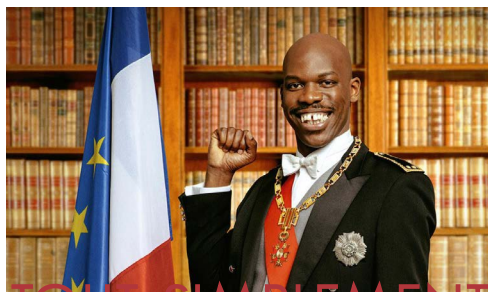
mn - 2020 - France

Au Burkina Faso, après l'insurrection populaire d'octobre 2014, Bikontine, un jeune poète, décide de partir à la rencontre de ses concitoyens le long de l'unique voie ferrée du pays. Du Sud au Nord, de villes en villages, d'espoirs en désillusions, il met à l'épreuve son rôle de poète face aux réalités d'une société en pleine transformation et révèle en chemin l'héritage politique toujours vivace d'un ancien président : Thomas Sankara. C'est en 2012 que Lucie rencontre Bikontine au Burkina Faso et revient avec un projet de film dans ses valises. Une révolution plus tard, Lucie y retourne pour filmer « l'après », et nous offrir ce « voyage-portrait ».

Dimanche 13 - 14h

Rencontre Skype avec la réalisatrice





TOUT SIMPLEMENT NOIR

Jean-Pascal Zadi et John Wax - 90 mn - 2020
- France

Rire à nouveau, de bon cœur, et tous ensemble. C'est une des raisons du cinéma, et c'est ce que nous propose le film de Jean-Pascal Zadi qui réunit une sacrée brochette d'artistes pour faire passer le message : celui de rire, mais de s'interroger également. Sous forme de faux-documentaire, Jean-Pascal interprète JP, une sorte de clown presque militant qui veut faire carrière dans le cinéma, être bon père de famille, mais aussi haranguer les foules pour une marche antiraciste. Jouant des codes, riant de lui-même, et maîtrisant une belle palette d'acteurs et d'humour, l'équipe de *Cap aux Bords* vous propose de découvrir ce film sur le grand écran de la place CastelVielh.

Samedi 12 - 21h30
En plein air

ENVISAGE / DÉVI-SAGE

Collectif sous la direction de
Rob Rombout - 2 x 15 mn - 2019 - France

Le mot «migrant» m'est devenu insupportable tant il supplée pour solde de tout compte un autre mot tellement plus juste et plus approprié, celui de «réfugié» qui, il est vrai, suppose une volonté d'accueil, une terre d'asile, une politique de l'hospitalité que nous sommes de moins en moins enclins à honorer. Ce que nos sociétés refusent, le cinéma l'offre encore, à commencer par la considération sans laquelle il n'y a pas de rapport à l'autre possible, du moins pas d'égal à égal. Leçon du geste documentaire quand il s'agit de filmer la parole de celui qui vient à notre rencontre en confiance : construire chaque plan comme un habitat où cette parole et les récits personnels qu'ils charrient puissent venir se déposer. Morale et beauté sidérantes de ces courts documentaires d'ateliers, initiative de Laurence Marconnet à la Maison du Livre de l'Image et du Son de Villeurbanne, où l'on voit des réfugiés du monde, tout à la fois acteurs et réalisateurs, oser se présenter à nous à visage découvert, dans un décor de fond de cale mais dans les lumières du cinéma, guidés dans leur apprentissage des outils par le cinéaste hollandais Rob Rombout. Ces deux petits films sont comme des amulettes pour conjurer les jours sombres.

(Patrick Leboutte)

Samedi 12 - 10h
Séminaire : D'un cinéma possible



HOME SWEET HOME

Benoît Lamy - 92 mn - 1973 - Belgique

Si l'on reconnaît une société à la façon dont elle traite et considère ses membres les plus âgés, alors des temps que nous vivons nous ne pouvons qu'avoir honte. De l'hécatombe dans les maisons de retraite à l'interdiction d'enterrer nos morts, difficile de tomber plus bas dans la désignation d'une société sans solidarité. Du coup, des profondeurs des années 1970, un film est remonté à la surface, un des derniers films authentiquement populaire à ne pas prendre ses spectateurs pour de vulgaires cochons de payant, un film joyeux, jouissif, subversif et qui d'une certaine manière nous venge. *Home Sweet Home* conte la révolte de petits vieux qui n'en peuvent plus des maltraitances et des humiliations infligées quotidiennement dans leur hospice. Bravant le règlement en vigueur dans leur pension (couvre-feu à 21h), ils décident de s'offrir une nuit de bringue au bistrot d'à côté, d'y jouer aux cartes, d'y chanter et

d'y danser jusqu'à ce que l'impitoyable directrice de l'établissement-mouroir où ils étaient tenus de végéter ne décide d'interner les meneurs en hôpital psychiatrique. En réaction, les pensionnaires se barricadent sous les combles, y foutent le feu, balançant leurs ordures sur la maréchaussée. Plus belge que cela, tu meurs, mais ne nous y trompons pas, *Home Sweet Home* est un modèle d'intelligence, une version bruxelloise et troisième âge de Zéro de conduite.

(Patrick Leboutte)

Dimanche 13 - 20h30



LA FAMILLE



LA PETITE VENDEUSE DE SOLEIL

Djibril Diop Mambety - 45 mn - 1998 - Sénégal

Sili, jeune mendiante de 12 ans, s'aventure dans les nouveaux quartiers de la ville pour tenter de gagner un peu d'argent en vendant Le Soleil, célèbre quotidien sénégalais, dont le commerce est depuis longtemps réservé aux garçons.

À partir de 7 ans

Samedi 12 - 11h

BALADE AFRICAINE

Koku Ameada

Au cœur d'un village africain, Koku emmène petits et grands à la découverte du quotidien de ses habitants... Cuisine, promenade dans la sa-

vane, traversée d'un marigot, fête traditionnelle. Un spectacle avec chants, danses et découverte d'instruments qui ne manquera pas de vous faire voyager.

Samedi 12 - 10h
Médiathèque de Ste Livrade

Entrée libre

ADAMA

Simon Rouby - 82 mn - 2015 - France

Adama, 12 ans, vit dans un village isolé d'Afrique de l'Ouest. Au-delà des falaises, s'étend le Monde des Souffles. Une nuit, Samba, son frère aîné, disparaît. Adama, bravant l'interdit des anciens, décide de partir à sa recherche et entame avec la détermination sans faille d'un enfant devenant homme, une quête qui va le mener au-delà des mers, au Nord, jusqu'aux lignes de front de la Première Guerre mondiale. Loin de tout cliché, Simon Rouby propose aux enfants un film intelligent, marquant, dans lequel on retrouve un parti-pris esthétique personnel magnifique, hors des sentiers battus de l'animation.

À partir de 7 ans

Dimanche 13 - 10h30

SÉMINAIRES



CINÉMA DES CONFIN : CE QUI A LIEU, CE QUI ADVIENT.

Carte blanche à la chaîne Youtube
Pneumatic Cinéma

On nous l'aura suffisamment répété : tout au long du printemps, le «cinéma», au même titre que les arts vivants, fut plongé dans un profond coma artificiel; salles fermées, tournages à l'arrêt. Demi-mensonge ou semi-vérité sauf à considérer que dans les arts et disciplines audiovisuelles il n'y aurait qu'une seule manière de faire. En réalité, ce qui dans le cinéma fut suspendu, c'est son industrie lourde, ses équipes pléthoriques, ses scénarios ampoulés pour classes moyennes gentrifiées. Soyons francs, ces films-là, produits hors-sol tels des tomates de super-marchés, ne nous ont pas particulièrement manqués. Car d'autres pratiques ont subsisté (et furent même les seules à survivre), d'autres façons de faire voir et de mettre en forme nos communes réalités, tout un Arte povera assumant sans peine son ascendance, celle des gestes d'un cinéma d'appareillage léger, artisanal et fait

main, se rattachant à une autre histoire du cinéma que celle ordinairement enseignée, parallèle certes, marginale peut-être, mais non moins crédible et désirable.

Ainsi, dans le fatras des centaines de films courts tournés pendant le confinement, publiés ci et là sur la Toile et pour la plupart ne valant pas trippette (tant ils redoublaient notre assignation à résidence par leur nombrilisme insoutenable), avons-nous pu repérer malgré tout plusieurs pépites remarquables, essentiellement regroupées sur la chaîne YouTube Pneumatic Cinéma lancée par Yvan Petit, adepte de longue date du journal filmé, devenu en quelques semaines et à son corps défendant l'animateur du plus grand studio de cinéma de France, à vrai dire le seul encore concrètement en activité. Qu'ont en commun les

films qui dans ce gisement retiennent notre attention, haïkus poétiques, saynètes burlesques, ciné-tracts politiques et autres pavés dans la mare, en particulier ceux signés par Marianne Amaré, François Bon, Bruno Bouchard, Alain et Wasthie Comte, Bénédicte Loyer, Elisabeth et Dominique Maugars, Yvan Petit? D'abord leur position, au sens spatial du terme, filmant non pas de l'intérieur de leurs possibles tourments, mais toujours et obstinément tendus vers le dehors, veillant à systématiquement ramener dans les plans la mémoire de ce qui nous manquait, à commencer par l'appel du hors-champ et la nécessité du collectif pour se sentir exister. Ensuite leur volonté de mettre la cause du peuple en leur centre, de l'incarner, de filmer en son nom, quitte à faire nombre à soi tout seul, manifestant en solitaire derrière sa fenêtre le 1er mai ou plantant un drapeau rouge sur une route de campagne désertée, ou quitte à inventer dans sa chambre une super-production fauchée, une parabole politique sur le besoin de révolution, avec pour seuls accessoires une lampe de chevet, une plante fanée et un insecte énervé (*De l'obéissance* de Marianne Amaré). Enfin, leur impertinent sérieux, un art de tout prendre au pied de la lettre pour mieux le retourner, du cinéma-boomerang en quelque sorte, une filiation situationniste perdue de vue depuis longtemps sur les écrans - comme dans *Aux confins* (Alain et Wasthie Comte), le film majeur de ce printemps contrarié. Ne pas laisser le cinéma disparaître mais au contraire repartir de ses formes primitives pour le

préserver - le burlesque, les plans lumière ou le bris-collage façon Méliès (Bruno Bouchard, Marianne Amaré). Pendant le confinement, un cinéma de longue date prit assurance, un art du film dans son plus simple appareil, démuné, dénudé, à l'image de notre sort, le cinéma des techniciens de poésie.

Vendredi 11 - 10h et 14h
En présence des cinéastes cités ci-dessus.

D'UN CINÉMA POSSIBLE : LECON D'UN CONFINEMENT.

Animateurs : Jean-François Cazeaux, Patrick Leboutte.

Intervenants : Claire Allouche (*Cahiers du cinéma*), Yvan Petit (*Sans canal fixe*), Olivier Bitoun (*Cinéphare*), Stéphanie Vigier (CINA).

Avec la fermeture des salles, la crise sanitaire a considérablement bouleversé nos habitudes de spectateurs, ne faisant qu'accélérer une mutation déjà perceptible auparavant et ce dans un contexte de formatage intensif des images et des sons que nous connaissons depuis longtemps. Au-delà, c'est toute la chaîne traditionnelle de formation, de production, de diffusion des films que le Covid a dérégulé, voire asséché, semant la panique chez les fameux professionnels de la

profession. Mais au fond, est-ce si grave? Au vu de la production institutionnelle, majoritaire sur les écrans dans le monde d'avant, quand bien même était-elle qualifiée de culturelle ou d'auteur, le temps n'est-il pas venu de tout remettre à plat? Après tout, libérés par l'irruption de nouveaux outils d'enregistrement, toujours à portée de main et d'une légèreté sans précédent, voilà belle lurette que bon nombre d'artistes et de cinéastes, de Wang Bing à Jean-Denis Bonan et de Morder à Lehman, rompant les digues où les enserrait l'industrie, ont mis le cap sur d'autres horizons. «Caméra-Style», «caméra-burin», «caméra-plume» ou «caméra-pinceau» : «le cinéaste n'est plus ce chef d'équipe oeuvrant en entreprise ; assurant lui-même le cadre et le son, et s'il le veut le montage, occupant dorénavant tous les postes, il est d'avantage artiste et artisan, accordant ses moyens à ses fins, son esthétique à son mode d'existence. En regard de ces films d'un nouveau genre, la salle de cinéma a cessé d'être le lieu unique de la projection. On montre aujourd'hui des films dans les galeries, dans les granges, dans les jardins, dans les appartements et bien évidemment sur la Toile ». Ces lignes furent écrites en 2007 ; 20 ans plus tard, elles me semblent plus que jamais d'actualité. Car de quels films avons-nous besoin et particulièrement en ce moment? De films pour classes moyennes, conformes et boursoufflés, ou d'écritures diversifiées, susceptibles de mettre en forme ce qui nous arrive et de nous reconstruire en tant qu'acteurs de l'Histoire? D'un cinéma hors-

sol ou d'un cinéma enraciné, serait-il hors-cadre? Aux lieux de diffusion et aux salles en premier d'en décider. Il en va de l'avenir d'un cinéma désirable. Un séminaire en forme de réflexion collective sur la situation présente au cours duquel seront projetés « *Envisage* » et « *Dévisage* », deux courts films d'atelier réalisés à la maison du livre de l'image et du son à Villeurbanne par des réfugiés sous la direction du cinéaste hollandais Rob Rombout.

Samedi 12 - 10h

DÉCOLONISER LES REGARDS

Intervenants : Rosine MBakam via skype

Matonge, dans le centre de Bruxelles. Ce qu'il reste du vieux quartier congolais est devenu le passage obligé des tour-opérateurs et des voyages organisés s'entichant de pittoresque et de fac-simile. En 2019, la cinéaste camerounaise Rosine Mbakam y tournait *Chez Jolie Coiffure*, un huis-clos radical, dans un salon pour dames de 15 mètres carré, spécialisé dans les tresses et les nattes. Un film d'une heure partageant avec nous une hospitalité de femmes dignes et belles d'être capables de parler de tout en franchise : de l'exil, de la famille restée aux pays, de teintures et de leur peur commune des intimidations policières. Un film où il est fait bon voir et comprendre au-delà du bout de notre nez, un film-monde, mais aussi un film

lacéré par un plan désormais enfoncé pour la vie dans mon cerveau tel un couteau : on y voit un défilé de vieux touristes en goguette, tous ridés et impeccablement blancs, les yeux collés à la fenêtre comme devant les grilles d'un zoo humain, voyeurs obscènes dans un safari de pacotille ou un parc d'attraction, renvoyant l'exacte image de ce racisme ordinaire que nous passons notre temps à dénier. Jamais, de toute mon expérience de spectateur, je n'avais à ce point ressenti une telle honte d'être de la même couleur de peau que ces gens. Jamais, dans une salle de cinéma, je n'avais à ce point éprouvé le besoin d'en changer, de devenir un peu le Noir à mon tour, ou le Turc, ou le Marocain. Le film a continué dans une nuit tombante. Sabine, la coiffeuse, a confié les clés de sa boutique à Rosine pour qu'elle puisse à son aise y terminer quelques plans : alliance de lucioles résilientes, m'offrant maintenant d'être l'une d'elles, un peu plus femme, un peu plus Noire. Choisir son camp, ne pas rester sur la même scène, en finir avec toutes les formes de domination. Cela s'appelle «décoloniser les regards» et c'est un vaste chantier que nous ouvrons. Je crains fort qu'il prenne du temps.

Dimanche 13 - 10h

Patrick Leboutte

ÉVÉNEMENTS

INAUGURATION DU FESTIVAL AVEC LA FILLE DE L'AIR

La Fille de l'Air chorale mixte, féministe et militante, puise son répertoire dans les chants populaires, révolutionnaires, de lutte pour l'émancipation et la reconnaissance des peuples partout dans le monde, quelle que soit l'oppression.

Vendredi 11 - 19h30

CARTE BLANCHE AUX CAHIERS DU CINÉMA

Quand on s'intéresse de près au septième art, rien de ce qui concerne l'actualité des Cahiers du cinéma ne demeure bien longtemps étranger. Et pour cause : depuis les mythiques Cahiers jaunes des années 1950 qui, sous la vigilance paternelle d'André Bazin, couvèrent la politique des auteurs

et l'éclosion de la future Nouvelle Vague - ambition renouvelée toute la décennie suivante par le duo Comolli-Narboni, accompagnant l'efflorescence des nouvelles cinématographies mondiales et ouvrant au dialogue avec les sciences humaines -, au fil des générations et des équipes rédactionnelles, nombre d'adolescents (dont le provincial que je fus) sont entrés en cinéma comme on entre en religion par la lecture des «Cahiers». Cette expérience pédagogique est exemplairement relatée par Marcos Uzal, nouveau rédacteur en chef depuis juin : «Je lisais des articles sur des films dont je n'avais jamais entendu parler. L'exercice était beaucoup plus excitant que frustrant : en haussant la barre, cette revue m'engageait à aiguïser ma curiosité et elle démontrait que ceux qui la faisaient me traitaient d'égal à égal, m'offrant de me raccorder à une histoire qui deviendrait peut-être un jour la mienne».

Depuis le déconfinement, une nouvelle rédaction anime désormais la revue, réussissant le tour de force, en dépit de la raréfaction des sorties, d'assurer deux numéros atypiques, éclectiques et stimulants, ouverts sur tous les possibles et arpentant tels des sourciers les lieux de notre présent à la recherche de ses rivières souterraines.

A «Cap aux bords», nous le savons bien : depuis 20 ans au moins, le cinéma a quitté son lit. Nouvelles pratiques, nouveaux outils, nouveaux supports de diffusion, nouveaux usages collectifs ont fini par dessiner un paysage inédit, révélateur de cinéastes et d'artistes-filmeurs ayant choisi de créer hors-cadre plutôt que de produire hors-sol. Il était temps qu'un média d'envergure en prenne enfin toute la mesure. Dans son premier éditorial, Marcos Uzal écrit ceci : «Sans pour autant penser que la rareté est une valeur en soi, le désir de transmettre nous mène plutôt vers des œuvres oubliées et des cinéastes peu connus. Car notre rôle n'est pas seulement de commenter l'actualité officielle, mais aussi de prendre des chemins de traverse, de défricher des sentiers». Promesse tenue et qui fonde l'invitation que nous avons faite à ces Cahiers «nouvelle boutique» de vivre avec nous ces trois jours. Ainsi Claire Allouche, membre du nouveau comité de rédaction, animera-t-elle la soirée d'ouverture, y présentant un film chilien à peu près inédit en Europe, participant par ailleurs à l'ensemble des séminaires. C'est une grande joie pour nous de l'accueillir. **Patrick Leboutte.**

*Vendredi 11 – 21h et Samedi 12 – 16h30
Participation de Claire Allouche tous les jours*



AU PETIT BAR DU BOUT DU MONDE

En mars dernier, aux premiers jours du confinement, le troubadour et colporteur de bonnes nouvelles Bruno Bouchard eut l'idée de rouvrir virtuellement le petit bar de Bulcy, bistroquet sis dans le Nivernais que tenait jadis sa maman derrière son comptoir en Formica jaune. Le café comptait 8 fenêtres, il s'en souvient. Tout au long de ce printemps, chaque jour à heure fixe via sa page Facebook, des personnes ne se connaissant pas forcément mais qu'unissait un même amour du cinéma considéré comme art forain s'y sont donnés rendez-vous, sauvant du même coup leur journée de la grisaille. Originaires du Morvan, de Bretagne, de Liège, de Tarbes, de la Touraine ou du Lyonnais, ils ont fini par composer bien mieux qu'une clientèle d'habités : une véritable troupe, se découvrant au fil des soirs des sentiments communs. En direct, Bruno faisait revivre les vieux vinyles du jukebox familial, ressortant même de son sac à malice quelques improbables scapitones tout en nous cuisinant de bons petits plats toujours mis dans les grands tandis que de notre côté, sur les claviers de nos smartphones ou de nos ordis, nous échangeons d'étonnants commentaires, action directe, écriture automatique, vannes et tracas du jour confondus, faisant apparaître à la longue une carnavalesque galerie de personnages imaginaires : un énigmatique Monsieur

Toulemonde, un inquiétant JLG1, un affolant JLG2 et même un Patman boutefeu. A la fermeture de notre guinguette préférée, pour cause de déconfinement et du besoin de Bruno d'aller voir enfin comment poussait l'herbe ailleurs, il nous avait fait cette promesse : «On le refera en vrai, pour de bon, en plus grand, y conviant tous ceux qui le voudront, avec en outre quelques surprises, tous acteurs dans un même espace commun, quand bien même nous ne nous serions jamais vus dans la vie d'avant». Parole tenue : ce sera à Sainte-Livrade, à l'occasion de «Cap aux bords», au petit bar du bout de la place, du côté de la Cambuse, avec la comédienne Bénédicte Loyen dans le rôle de Jelly Môme et en hommage à Philippe Stellati.

Patrick Leboutte

Vendredi 11 et Samedi 12 à partir de 23h

À la Cambuse

EN ENTENDANT GODARD

Performance inédite de David Legrand.

Une ballade parlée entre Jean-Luc Godard et ses doubles, un dialogue improvisé entre le Maître qu'il se refuse à être et ses hologrammes imaginaires, forcément indisciplinés. Au menu, ce que sous couvert d'aphorismes l'original veut taire et ce que des copies non conformes s'entêtent à lui redire : qu'aux yeux de beaucoup d'aspirants-cinéastes

comme d'étudiants en cinéma, il aurait pu, il aurait du représenter l'aïeul rêvé. JLG 1 contre JLG 2 : un colloque de sourds ? Nullement, plutôt une réflexion complice sur la transmission ou mieux encore la pédagogie des images, des voix et des sons.

David Legrand est-il un imposteur ou, pour le dire de manière plus aimable, un imitateur de génie ? Ni l'un ni l'autre évidemment ou alors un peu des deux, mais d'abord et de façon certaine l'incarnation poétique d'un Godard idéal. Cette performance inédite doit se vivre comme l'invention d'un instant-charnière, une tentative de confession entre un vieil original se délectant de mettre en scène sa propre extinction et la démesure d'un de ses doubles amoureux, luttant de toutes ses forces contre son inéluctable disparition. Ou pour le dire autrement : autoportrait contrarié de l'artiste David en ermite des bords du lac Lemman avec ma participation dans le rôle secondaire d'un allumeur de réverbère, porte-parole d'une pensée en acte à la recherche des mots pour le dire.

Patrick Leboutte

Samedi 12 à 20h

CINÉMA EN PLEIN AIR

Le film **TOUT SIMPLEMENT NOIR**

Samedi 12 - 21h30, place Castelvialh

CONCERT LES AMIS DE LADY CAROLINE

Les bénévoles jouent un rôle essentiel dans la vie de nos lieux culturels. Militants de la première heure, ils bénévoles continuent vaillamment que vaillent à transmettre une forme d'engagement rare, généreuse hors système et donc admirable. Pour clôturer ce festival, des musiciens bénévoles au cinéma l'Utopie, regroupés sous le nom de Lady Caroline, accompagneront le coucher du soleil et la fin du festival devant le cinéma.

Dimanche 13 - 19h



HORAIRES

Ven 11.09 _____

10h00 Séminaire : **Cinéma des confins : ce qui a lieu, ce qui advient.** De quoi le Covid est-il le nom ?

14h00 Séminaire : **Cinéma des confins : ce qui a lieu, ce qui advient.** Carte blanche à la chaîne Youtube Pneumatic Cinéma

17h30 NOUVELLE SOCIÉTÉ
D'un cinéma de riposte : la série du groupe Medvedkine de Besançon

19h30 **Inauguration des Rencontres**
Chorale *La fille de l'air*

21h00 EL OTRO DIA
Carte blanche aux Cahiers du Cinéma, en présence de Claire Allouche

23h00 **Petit bar du bout du monde**
Soirée dansante

Sam 12.09 _____

10h00 Contes africains - médiathèque

10h00 Séminaire : **D'un cinéma possible : leçons d'un confinement.** Animé par Jean-François Cazeaux et Patrick Leboutte
salle 1

11h00 LA PETITE VENDEUSE DE SOLEIL
salle 2

14h00 MATHIEU FOU suivi de BLEU PÂLE-BOURG
En présence de Jean-Denis Bonan - salle 1

14h30 SOLEIL O - salle 2

16h30 PORTE SANS CLÉ
Carte blanche aux Cahiers du Cinéma
salle 1

17h00 LA MORT DE DANTON - salle 2

20h00 **En attendant Godard** - salle 1
Performance inédite de David Legrand

21h30 TOUT SIMPLEMENT NOIR
Plein air

23h00 **Petit bar du bout du monde**
Soirée dansante



Dim 13.09 _____

10h00 Séminaire : **Décoloniser les regards**
Skype avec Rosine Mbakam - salle 1

10h30 ADAMA - salle 2

14h00 SANKARA N'EST PAS MORT
Skype avec Lucie Viver - salle 1

14h30 KONGO - salle 2

17h00 BUNGALOW SESSION
En présence de Nicolas Drolc - salle 1

19h00 **Concert Les Amis de Lady Caroline**

20h30 HOME SWEET HOME - salle 1

INFOS PRATIQUES

Billetterie

La séance : 5 €
Pass Rencontres : 40 €
Pass étudiant : 25 €
Pass profs : 25 €

Achat des billets, dans la limite
des places disponibles, sur
www.capauxbords.com

Camping

A proximité du festival, un ter-
rain de camping auto-géré avec
sanitaires, sera mis à disposition
GRATUITEMENT

Suivez-nous
#capauxbords



Adresse du festival

Cinéma l'Utopie
3 Rue de la Duchesse
47110 Sainte-Livrade-sur-Lot
capauxbords.cinema@gmail.com
www.capauxbords.com



Partenaires



Crédits photos : DR